

# Sur les routes de l'encens

La fumée de l'encens libère dans ses volutes  
toute la sagesse du désert qui l'a vu naître :  
elle respire la sérénité et inspire la méditation,  
Elle appelle aux voyages dans le désert,  
le long des pistes caravanières...

Texte :

Photographe :







## Sur les routes de l'encens

Paisibles et solitaires, les petits arbres rabougris, torturés, s'alignent sur le sol désolé du wadi Dawkha. Dispersés sur cinq kilomètres carrés, ils ne sont guère plus d'un millier. On les devine à peine, en contrebas de la longue route qui relie Salalah à Muscat : autour d'eux, il n'y a rien, ou pas grand-chose, hormis les dunes caillouteuses qui les protègent du vent. Ils vivent ici depuis une éternité, au cœur de cette plaine désertique, monotone, qui s'étend à perte de vue.

Le plus fabuleux encens du Monde provient de leur sève. Difficile de trouver produit plus naturel : la sève s'écoule lorsque la lame effilée du sikin taillade l'écorce, elle émerge de la pulpe du bois en petites perles blanches, elle s'amalgame naturellement en une boulette poisseuse qui colle aux doigts. Chaque arbre en donne dix kilos par an. En trois jours, le liquide laiteux coagule, il devient opaque, légèrement jaunâtre, avec des reflets bruns, comme une pépite de sucre candi. On le brûle sur un charbon lorsque, séché au vent et au soleil pendant trois semaines, il atteint la solidité de la pierre. Chaque cristal se configure à sa manière, contournant les aspérités, les crevasses de l'écorce, pétrifiant un insecte distraît qui se laisse engluier. Ses formes tarabiscotées sont aussi tordues que les branches de l'arbre qui a versé son sang, ses larmes, pour qu'il voie le jour.

L'encens est probablement à l'origine du mot parfum : sa fumée purifie, embaume et ensorcelle, elle assainit l'atmosphère et encourage la réflexion. Les Musulmans en font brûler le vendredi, le lundi et le mercredi pour chasser les mauvais esprits. Les habitants de Salalah en brûlent tous les jours, une fois le ménage terminé, pour assainir l'air que respire la maisonnée. La fumée de l'encens tue les mouches, les moustiques, les insectes et les odeurs indésirables. Elle permet d'annoncer les bonnes nouvelles. Elle apporte des bouffées de la liberté que l'on ressent profondément quand on s'assied aux côtés de ces petits arbres délicats, têtus, qui poussent, seuls, au milieu du désert. Il faut juste savoir les écouter...

On ne trouve de l'encens qu'au Dhofar, au Yémen et en Éthiopie : les arbres à encens n'ont jamais accepté d'aller survivre ailleurs, mais ils ont laissé leur sève s'imposer dans la liturgie de la plupart des religions, leur âme brûle dans les mosquées, encense les églises et les autels dédiés à Bouddha ou à Shiva.

L'encens serait né, il y a quatre mille ans, en Mésopotamie. Des soldats conquérants et des commerçants nomades y bâtissent Babylone, une Cité comme on n'en a encore jamais vu : ils construisent des palais somptueux, des jardins suspendus remplis de fleurs. Ils découvrent le confort et l'élégance, les arts et l'architecture, ils inventent le droit, la politique et la démocratie, que les Grecs viendront leur emprunter. Ils apprécient le superflu auquel l'essentiel du désert ne les a pas habitués. Ils prennent soin d'eux, se parfument et parfument leurs maisons, qu'ils décorent avec soin. C'est d'ailleurs pour créer du parfum, d'encens, de santal, de jasmin et de rose, qu'ils inventent la distillation et l'alambic. Les moines, les Croisés, les ramèneront en Europe pour atteindre d'autres paradis. Sur l'autre rive de la Mer Rouge, les Pharaons font depuis longtemps brûler de l'encens dans leurs temples : ils en connaissent déjà les propriétés médicinales, digestives et dermatologiques. Les prêtres égyptiens en placent dans les tombeaux, à côté des momies. La Reine Hatshepsout mène des expéditions pour s'en procurer. Elle fait planter, dans un jardin botanique, les arbres à encens que lui ramènent ses soldats. Lorsque la Reine de Saba rencontre Salomon, elle lui offre des malles remplies d'encens. En retour, Salomon lui offre un fils, qui deviendra Roi d'Éthiopie sous le nom de Ménélik 1<sup>er</sup>.

La Reine de Saba – dont l'existence n'a jamais été prouvée, et que d'aucuns situent même au Mexique – fait bâtir, à proximité de Salalah, un comptoir commercial fortifié, dans l'embouchure d'un wadi : ses vaisseaux y sont chargés de mille trésors venus d'Asie, qu'ils ramènent à Ophir, la légendaire capitale du mythique Royaume de Saba, riche de l'or de ses mines, plus connues sous le nom de Mines du Roi Salomon. La Cité de Sumhuram surplombe toujours le port antique de Khor Rori : on peut en visiter les ruines, sur la route de Mirbat, à quarante kilomètres de Salalah.

Le port, ensablé, accueille des flamants roses, des aigles pêcheurs et des hérons cendrés. Sumhuram appartenait au Royaume de l'Hadramaout, ouvert sur le Golfe d'Aden, elle a longtemps été le point de départ des caravanes d'encens qui, pendant des siècles, ont traversé les déserts : les Nabatéens, ancêtres des Omanais et des Yéménites, en ont développé le commerce. Ils l'ont emmené







"la sève s'écoule lorsque  
la lame effilée du sikin  
taillade l'écorce, elle émerge  
de la pulpe du bois en petites  
perles blanches..."







"Il en existe trois qualités :  
Al Hojari est le meilleur, et aussi  
le plus rare, il provient des arbres  
du wadi Dawkha ou du wadi Hojar..."



## Sur les routes de l'encens



jusqu'aux rives de la Méditerranée, où les Grecs et les Romains l'ont adopté : d'Oman à Gaza, des caravansérails fortifiés témoignent encore de cette longue route qu'empruntaient des convois de plusieurs centaines, de plusieurs milliers de dromadaires, chargés, chacun, de deux cent cinquante kilos d'encens, de cuivre et d'épices, arrivées à Oman par la mer, en provenance de Serendib, l'actuel Sri Lanka, d'Inde ou de Chine. Rejoindre la Méditerranée exigeait alors un an de voyage. Sumhuram et Al-Balid, l'autre port antique de Salalah, où un musée de l'encens et de la marine vient d'ouvrir, sont alors les plaques tournantes du commerce mondial : entre Mer Rouge et Océan Indien, l'Asie, l'Afrique et l'Orient s'y échangent toutes sortes de marchandises, des esclaves et des chevaux arabes, pour lesquels Mirbat est réputée, qui repartent par la route, ou par bateau.

Les Omanais ont toujours autant vogué sur les mers qu'avec leurs vaisseaux du désert, au travers les étendues arides : aussi à l'aise sur le pont d'un boutre que sur la bosse d'un dromadaire, ils ont colonisé Zanzibar, ils y ont même installé, un temps, leur capitale, ce qui leur a permis de commercer avec l'Afrique.

Au X<sup>ème</sup> siècle, Sinbad le Marin vivait à Sohar, un port, au nord du pays, tandis que les bédouins mettaient toujours le cap sur Gaza. Leur route traversait le Roub al-Khali, le désert de sable que le Sultanat partage avec l'Arabie Saoudite, elle frôlait Aqaba et les rives de la Mer Rouge, avant d'atteindre Petra, la capitale du Royaume Nabatéen, cachée au creux des rochers du djebel Khubtha. Elle contournait ensuite la Mer Morte pour s'engager dans le désert du Néguev : tous les cent kilomètres, un fort sécurise la route et accueille les convois pour la nuit, Shisr et Ubar au Sultanat, Avdat et Mampshit en Israël, Madahine Saleh en Arabie...

Les souks de Salalah regorgent d'encens : Al Hosn Street, les petites boutiques en font toutes brûler à leur devanture, dans un *magmar*, un brûleur en terre cuite, fabriqué traditionnellement par les femmes. L'encens ensaché s'empile derrière les comptoirs. Il en existe trois qualités : Al Hojari est le meilleur, et aussi le plus rare, il provient des arbres du wadi Dawkha ou du wadi Hojar, il peut atteindre soixante euros le kilo. On l'utilise en pharmacie, pour les maux de cœur ou d'estomac, pour lutter contre

l'asthme et contre les bactéries. L'arbre à encens veut du soleil, du vent, un peu d'eau : avec trop d'eau, trop de vent, il perd en intensité. L'Ashazri et l'Annajdi, de moins bonne qualité, sont plus accessibles. Ils poussent dans les montagnes, le long de la route furieuse qui rejoint le Yémen : leur couleur est plus foncée, parce qu'ils ont été trop arrosés. Moins concentrés, ils brûlent plus vite et dégagent moins d'arôme. L'Ashabi est presque noir, il est vendu moins de cinq euros le kilo. On le trouve en France, en petits cristaux, dans des boutiques qui se disent exotiques, il ne sent pas grand-chose : plus il est clair, plus ses pépites sont charnues, plus l'encens est de bonne qualité. Des Omanais se pressent dans les allées du souk : les hommes portent le dishdash, la robe traditionnelle, blanche, immaculée, et le kuma, un chapeau décoré de motifs géométriques, qui ne quitte jamais leur tête. Le kachkouch fait office de cravate : on le trempe dans du parfum pour qu'il répande toute la journée d'agréables effluves. Les arbres à encens appartiennent aux hommes, jamais aux femmes, habillées d'une *abaya*.

Pour venir rendre visite aux arbres du wadi Dawkha, désormais protégés par l'Unesco, il faut s'éloigner de la mer, s'élever au-dessus de Salalah : la route zigzague entre les arbres de cette région montagneuse frontalière du Yémen, les freins des camions qui tentent de rejoindre le port sont mis à rude épreuve. La végétation luxuriante tranche avec la désolation de la plaine qui borde l'Océan : les impénétrables montagnes du Dhofar, truffées de sources, bénéficient de l'eau des nuages de passage, qu'elles rançonnent sans vergogne. L'eau s'écoule ensuite vers la plage, arrosant au passage la ville de Salalah et ses nombreuses palmeraies, ses plantations d'amandiers, de cocotiers et de bananiers. Ici, la tranquillité des arbres n'est troublée que par quelques dromadaires, par quelques ânes qui trottent pour rejoindre un point d'eau, ou par des Oryx sauvages. Une méharée passerait totalement inaperçue. On se plaît à rêver que les Rois Mages, Gaspard, Melchior et Balthazar, sont partis d'ici, qu'ils ont traversé le désert en suivant une étoile, pour rejoindre une étable de Palestine, où ils ont offert leurs modestes présents, de l'or, de la myrrhe et de l'encens...